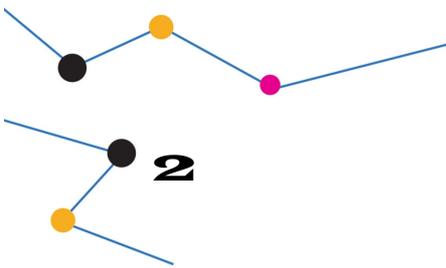


Auto-défense intellectuelle

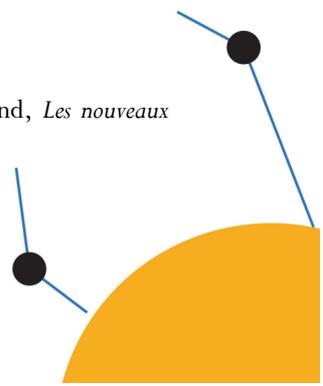


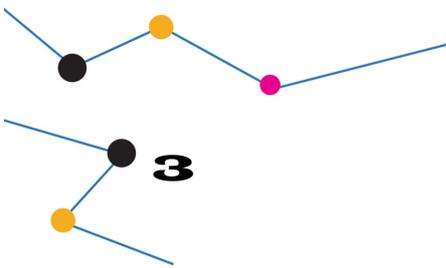
**Les mots du pouvoir,
le pouvoir des mots**



« *Si nous avons un vrai système d'éducation, on y trouverait des cours d'auto-défense intellectuelle* » Noam Chomsky¹

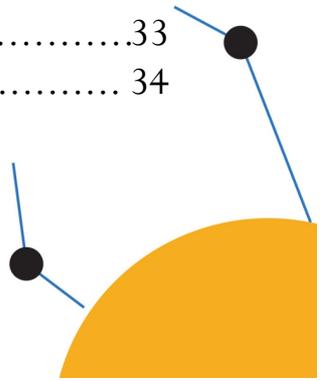
¹ La couverture de cette étude s'inspire de celle du remarquable ouvrage coordonné par Pascal Durand, *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*, Bruxelles, éd. Aden, 2007. Nous y renvoyons volontiers le lecteur.

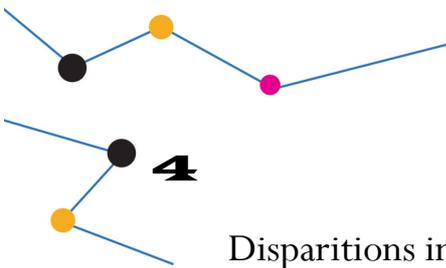




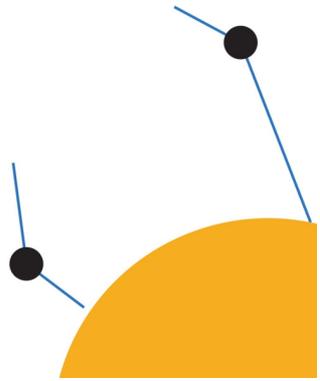
Sommaire

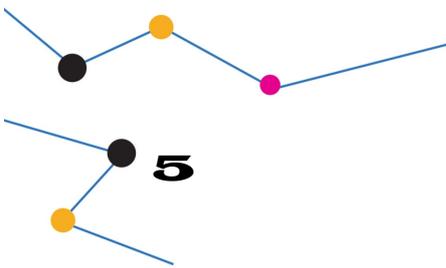
INTRODUCTION.....	5
Les enjeux politiques de l’auto-défense intellectuelle.....	5
L’école.....	5
Les médias.....	7
La Commission Creel	7
Conclusion ?.....	8
Comment ?.....	9
 Première partie	
LES MOTS DU POUVOIR	
&	
LE POUVOIR DES MOTS.....	11
 La propagande en démocratie.....	12
Le pouvoir des mots.....	14
 COMMENT SE DEFENDRE ?.....	15
Les formes de la langue de bois en tableau.....	18
I. Dénoter / connoter	21
Déplacements.....	22
a. Les métaphores.....	23
b. Par la lorgnette du pouvoir.....	24
c. Disparitions inquiétantes.....	25
Euphémismes.....	26
Hyperboles.....	29
Les effets de la connotation.....	30
II. Des vertus de l’imprécision.....	31
Les mots paillasson.....	32
Les pléonasmes.....	33
Les mots-fouines	33
Les oxymores.....	34





Disparitions inquiétantes II.....	35
III. Jargon et expertise.....	36
Les sigles.....	37
Les Anglicismes et autres langues.....	38
Les technicisateurs.....	40
Néologismes et barbarismes.....	41
CONCLUSIONS.....	44
EXERCICES.....	46
BIBLIOGRAPHIE.....	46
Abécédaires des mots du pouvoir ou de la langue de bois.....	46
Les sites utiles.....	46
Films documentaires.....	47
Outils pour l’auto-défense intellectuelle.....	47
Analyse politique de la propagande dans les démocraties.....	48
Le pouvoir des mots.....	48
Les organismes de formation	49





INTRODUCTION

« Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent ».

George Orwell

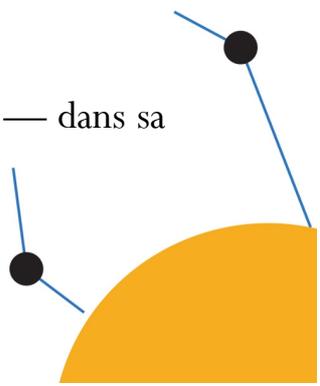
Les enjeux politiques de l'auto-défense intellectuelle

Se défendre intellectuellement est l'autre nom d'un mot un peu galvaudé : l'esprit critique. L'auto-défense intellectuelle consiste effectivement à apprendre la pensée critique, c'est-à-dire apprendre à évaluer des arguments, à juger les informations et les idées qui nous sont soumises, sinon même « vendues ». C'est aussi apprendre à formuler clairement ses idées et à les rendre convaincantes (y compris à nos propres yeux) parce qu'elles sont mieux fondées.

Ces objectifs sont sans aucun doute valables en soi. Mais en quoi concernent-ils l'exercice politique ou la pratique d'une citoyenneté active, voire résistante ou virulente ? Dans nos sociétés, l'information et son accessibilité sont des données politiques cruciales. En effet, dans une démocratie participative, le citoyen (du moins selon l'idéal des Lumières) est censé être suffisamment informé et éduqué pour participer aux discussions et aux décisions sur toutes les questions politiques. Les deux institutions qui devraient l'y aider dans les pays dits démocratiques sont l'école et les médias. Or, ni l'un ni l'autre ne jouent son rôle correctement... Autrement dit, il est indispensable pour jouer un rôle citoyen que des alternatives existent, qui nous aident à décortiquer les discours en vogue, les discours du pouvoir, et les nôtres aussi.

L'école

Lorsque cet idéal politique du citoyen émancipé et politisé s'est élaboré — dans sa



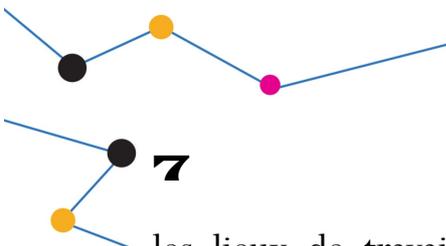
forme contemporaine, ce fut au XVIII^e siècle, le Siècle des Lumières —, on n'a pas manqué de remarquer qu'il supposait que le citoyen soit doté de certaines « vertus ». C'est qu'un tel régime politique fait appel à son jugement et à sa capacité à examiner diverses propositions, notamment du point de vue de leur pertinence, de leur vérité et de leur justice sociale ; il fait encore appel à sa capacité à se placer, par-delà son intérêt propre, du point de vue du bien commun ; il fait enfin appel à son aptitude à délibérer et à discuter collectivement de problèmes qui sont eux aussi collectifs. Sur les sujets qui sont débattus au sein d'une démocratie, une grande variété de positions sont souvent défendues et des désaccords surviennent entre gens informés qui font la vie de la démocratie : celle-ci suppose le débat et le différend, elle pose comme souhaitable l'expression de points de vue opposés. La discussion est le modèle de délibération qui convient en ces cas et elle permet l'expression et la prise en compte par chacun des différents points de vue. Apprendre à discuter ensemble de problèmes communs est donc un apprentissage essentiel à une réelle démocratie.

Nos systèmes nationaux d'éducation sont essentiellement nés dans le contexte de ce projet politique des Lumières. On pensait qu'il revenait dans une large mesure à l'éducation de former de tels sujets informés et aptes à prendre part à des discussions et capables de jugements désintéressés. D'où l'importance accordée à l'éducation publique dans les démocraties et son caractère éminemment politique.

La figure idéale d'un citoyen informé, capable de juger et de prendre part à des discussions, tend cependant en réalité à céder la place à celle de sujets ignorants des données cruciales concernant le monde dans lequel ils vivent et exclus du débat politique dont ils sont davantage les spectateurs que les acteurs.

L'école est largement responsable de cet échec et de l'abandon de l'idéal de formation du citoyen libre et apte à raisonner, parce qu'elle vise davantage la formation d'un travailleur servile, docile aux intérêts économiques non de la nation, mais de multinationales.

John Dewey, qui a largement construit sa théorie pédagogique contre la mainmise des corporations qu'il pressentait il y a une soixantaine d'années, rappelait avec force que les perspectives professionnelles de la formation à l'école livraient l'éducation et l'université à ce qu'il appelait les « capitaines de l'industrie », qu'elles n'assignaient plus pour fonction à l'éducation que de former des « fantassins dociles », ne disposant que d'une formation « étroite », « pratique », directement liée à l'emploi et tout disposés à considérer que l'efficacité de l'entreprise rendait hors de propos les considérations relatives à la démocratie sur



les lieux de travail. La finalité essentielle de l'éducation dans une démocratie, rappelait Dewey, est la croissance morale et intellectuelle des citoyens et l'éducation doit ultimement s'efforcer de produire « non pas des biens, mais des êtres humains librement associés les uns aux autres sur une base égalitaire ». Dewey est l'auteur qui a inspiré à Matthew Lipman la création d'un programme de philosophie pour enfants destiné à prendre le relais des enjeux fondamentaux de l'éducation tels qu'ils furent définis par le pragmatiste américain.

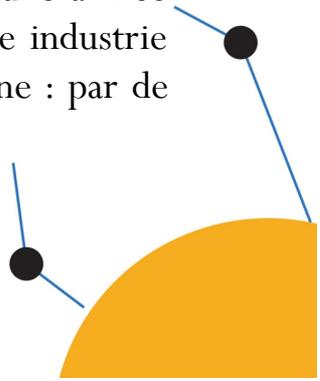
Les médias

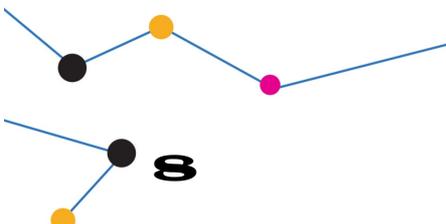
Les médias sont le plus souvent eux aussi corrompus par l'argent et utilisés comme des moyens de propagande destinés à faire passer une idéologie en douce.

La Commission Creel

La grande expérience fondatrice de la propagande institutionnelle en Amérique a eu lieu lors de la Première Guerre Mondiale, lorsque la *Commission on Public Information* ou Commission Creel, du nom de son Président, est créée pour conduire la population américaine, majoritairement pacifiste, à entrer en guerre. Le succès de cette Commission a été total et c'est là qu'est née une large part des instruments de propagande des démocraties actuelles.

Walter Lippmann, un de ses influents membres, souvent donné comme « le journaliste américain le plus écouté au monde après 1930 », décrit le travail de la commission comme une « révolution dans la pratique de la démocratie » où une « minorité intelligente » chargée du domaine politique, est responsable de « fabriquer le consentement » du peuple, lorsque la minorité des « hommes responsables » ne parvient pas à l'obtenir par d'autres moyens, plus affichables. Cette « formation d'une opinion publique saine » servirait à se protéger « du piétinement et du hurlement du troupeau dérouté » (le peuple) ou de l'intervention d'un « intrus ignorant qui se mêle de tout ». Il signifie en somme que le rôle du citoyen est d'être un « spectateur », et non un « participant ». Edward Bernays, un autre membre de cette commission, expliquait en 1925, que c'était maintenant possible de « discipliner les esprits du peuple tout comme une armée discipline ses corps ». Bernays est le principal fondateur de la moderne industrie des « Relations publiques » et un des fondateurs de la publicité moderne : par de





subtiles publicités, il joua un rôle influant notamment pour conduire les femmes américaines à fumer et il travailla longtemps pour les compagnies de tabac.

Le type de citoyenneté qui est ici mis en avant, la citoyenneté de spectateurs et non de participants, est précisément celle que souhaitait et que souhaite encore voir advenir une certaine élite occidentale soucieuse de considérer la politique comme un métier de spécialistes.

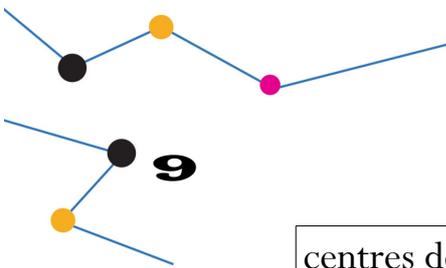
Un mot sur la théorie du complot, juste retour de manivelle d'accusations de ce type, qui souligne l'organisation volontaire et délibérée de manœuvres pour formater l'opinion publique. Franck Lepage souligne qu'il y a deux erreurs à ne pas commettre en la matière : considérer que tout est complot et considérer qu'il y a des domaines d'influence, des lieux de pouvoir et de décision qui échapperaient aux complots, aux manœuvres. Les médias sont de puissants instruments de communication et de persuasion. Il serait aussi idiot de prétendre que personne ne cherche à les utiliser que de prétendre que la publicité n'existe pas. Cela ne signifie pas pour autant que tous les journalistes par exemple sont corrompus ou à la botte du pouvoir. Mais bien qu'il y a des mécanismes de sélection des rédacteurs en chef comme des pigistes, des codes à respecter, et une ligne de partage fine et implicite entre ce qui peut se dire, ce qui se pratique habituellement et ce qu'il serait honteux, malséant, d'écrire, de dire ou de faire et que cette ligne ne recoupe pas parfaitement celle qui peut exister entre une information vraie, complète, fouillée et une information partielle, choisie ou fausse.

Conclusion ?

Quand on songe en plus, ne serait-ce qu'une minute, à ces imposants dispositifs et institutions voués à nous convaincre de ceci ou cela (éducation, médias, firmes de relations publiques, agence de publicité, *think tanks* et ainsi de suite), on ne peut que conclure que la connaissance de la pensée critique a une portée politique.

Qu'est-ce qu'un *Think Tank* ?

Difficile de trouver une définition précise de ce qu'est un *think tank*, expression issue du vocabulaire militaire (soit : le bunker où l'état-major fait ses plans). En effet, ces groupes d'experts auto-organisés représentent une nébuleuse intellectuelle pas toujours facile à distinguer des lobbies, des

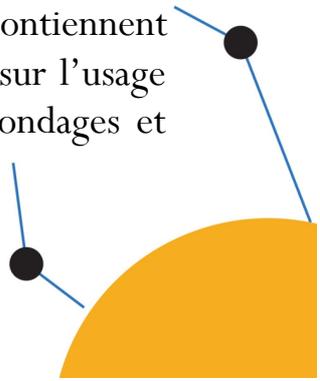


centres de recherches des universités ou même des ONG. Il faut dire que, parmi les *think tanks*, on trouve de tout idéologiquement. Il y a par exemple la « Heritage Foundation », où G.W. Bush puisa la crème de ses conseillers néoconservateurs et la « Terra nova », *think tank* chargé de raviver la pensée sociale-démocrate en France en réunissant des personnalités politiques telles que Michel Rocard et Daniel Cohn-Bendit à des intellectuels étiquetés à gauche. Ces « boîtes à penser » ont un point commun : elles sont toutes censées mener des analyses afin de formuler des propositions concrètes et réalistes pour influencer les politiques publiques. En Belgique, les *think tanks* sont particulièrement versés dans l'économie et la politique économique. Ces « boîtes à idées » sont surtout des réseaux d'influence extrêmement puissants. Les *think tanks* prolifèrent. On en répertorie près de 6500 à travers le monde, dont 1500 aux USA et une cinquantaine en Belgique, comme « Bruegel » et le « CEPS », qui sont récemment sortis de l'ombre en faisant des propositions pour trouver une solution à la crise, et l'« International Crisis Group », qui vise la prévention des conflits.

Bref, notre cerveau est un territoire occupé et il l'est notamment par des puissances énormes ; mais on peut le protéger en apprenant des rudiments de pensée critique, qui sont comme une sorte d'autodéfense intellectuelle. Heureusement, s'il est vrai que nous sommes tous susceptibles d'errer et de déraisonner, la pensée critique s'apprend.

Comment ?

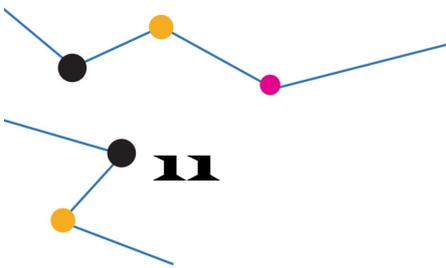
Pour affûter son sens critique, il faudrait travailler 1/ sur l'usage *des mots*, trompeurs ou mystificateurs 2/ sur les raisonnements faux, ce que l'on nomme *les sophismes et paralogismes* ; 3/ sur les *images*, dont on nous abreuve et qui contiennent souvent un sous-titre qu'il est impératif d'apprendre à décrypter et 4/ sur l'usage des *chiffres* dont on dit volontiers qu'ils parlent d'eux-mêmes et les sondages et



enfin 5/ sur les *problèmes* et l'art de les poser correctement, ou plutôt de les déplacer, parce que la question enferme souvent la réponse et qu'il est indispensable de percevoir mieux comment les questions sont posées classiquement, de façon à enfermer la réflexion dans les termes de la question.

Le présent document n'a pas d'autre objectif que de travailler les deux premiers points (avec une petite incursion à la fin sur les chiffres tout de même), en commençant par le plus aisé sans doute : le travail critique sur le vocabulaire.

Pourquoi cela nous paraît-il nécessaire de réfléchir à l'usage des mots ? Honnêteté intellectuelle, refus des pièges de la parole facile, vigilance vis-à-vis des mots creux, du jargon, de la langue de bois, hygiène critique : autant de raisons pour se défendre contre les mots de l'idéologie ambiante, recréer des lieux où les mots ont du sens, du poids, et où la parole et la réflexion sont un peu plus libres... Cela n'est pas donné, mais suppose un travail critique sur le langage et sur les pouvoirs qui le constituent.



Première partie

LES MOTS DU POUVOIR

&

LE POUVOIR DES MOTS

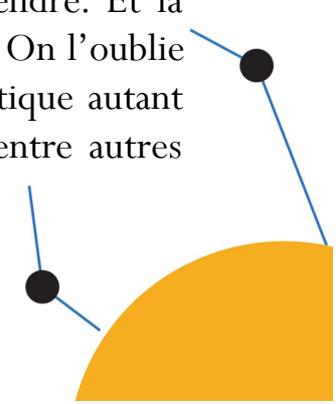
« Un voleur à l'étalage connu des services de police est mort mardi après avoir été martyrisé par des vigiles au magasin Carrefour »
(*Rue 89*, 30 décembre 2009)

« Le cinéaste franco-polonais Roman Polanski est assigné à résidence en Suisse sur mandat d'arrêt américain pour une affaire de mœurs qui remonte à plus de trente ans ».
(*Libération*, 7 janvier 2010)

Que veulent dire en réalité les expressions « moderniser les services publics », « dégraisser » une entreprise ou « remercier » quelqu'un ? On parle d'une « affaire de mœurs », d'une « bavure policière » ou d'une « boulette », d'une « frappe chirurgicale » pour atténuer des faits graves mais on parle de « prise d'otage », de « lynchage », on souligne « bien connu des services de polices » pour alourdir le trait. Quelles réalités sont ainsi adoucies, tandis que d'autres sont dramatisées par le choix des mots ?

Notre cerveau est un territoire colonisé, et il l'est notamment par des puissances qui manipulent un langage qui est bien loin d'être neutre ou innocent. Mais, si on s'en donne les moyens, il est possible de se protéger notamment en exerçant son attention et sa réflexion sur l'usage trompeur des mots du pouvoir.

Le langage est une arme, qu'il faut apprendre à manier pour se défendre. Et la défense est d'autant plus nécessaire si l'on appartient à une minorité. « On l'oublie trop souvent : les rapports de pouvoir s'expriment sur le plan linguistique autant que sur les plans politique, économique et social. Le dominant est, entre autres



choses, celui qui a la parole tandis que le dominé doit sans cesse la conquérir. Quand le second doit se battre non seulement pour avoir la parole, mais aussi et surtout pour être écouté (c'est-à-dire pris au sérieux) et entendu (c'est-à-dire au moins compris, à défaut d'être approuvé), le premier est investi d'une autorité symbolique qui lui donne à peu près toute légitimité à dire à peu près tout ce qu'il veut sur à peu près tous les sujets – et sa parole jouit d'une légitimité, d'un intérêt et d'un crédit quasi naturel » (*Les mots sont importants*, p. 15). Le langage est une arme offensive aux mains des puissants ; les dominés sont ici invités à se défendre en cernant mieux le pouvoir des mots à la mode, ceux qu'on n'interroge plus assez et dont on subit ainsi la domination insidieuse.

La propagande en démocratie

On peut aisément parler de la propagande dans les régimes totalitaires et se faire attentif à cette façon de construire une langue qui enferme le réel dans des catégories indiscutables. Symptomatiquement d'ailleurs, le premier travail d'analyse critique des mots du pouvoir, celui de Victor Klemperer, a pris pour objet la langue du régime nazi.

De 1933 à 1945, Victor Klemperer, professeur juif chassé de l'université de Dresde, tient un journal où il décrit la naissance et le développement d'une nouvelle langue, celle de l'Allemagne nationale-socialiste. Il publie son texte en 1947 sous le titre *LTI*, qui sont les initiales de *Lingua Tertii Imperii*, la langue du IIIe Reich. Son hypothèse est que le nazisme s'insinue dans la chair de la langue, dans des tournures et formes syntaxiques qui s'imposent et sont adoptées de façon mécanique et inconsciente.

Pour Klemperer, le IIIe Reich a « changé la valeur des mots et leur fréquence (...), assujetti la langue à son terrible système, gagné avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret » (Victor Klemperer, *LTI, La langue du IIIe Reich, carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 1996, p. 38-39).

On peut facilement souligner combien nommer autrement est, dans les régimes totalitaires, une arme de guerre violente, définitive presque et combien certaines questions ne peuvent se poser, de même que certaines informations sont mal venues et considérées sans examen comme mensongères et honteuses. Le ministre nazi de l'Information et de la Propagande peut être cité à l'appui de la puissance de transformation idéologique opérée grâce au langage : « A force de répétition et à l'aide d'une bonne connaissance du psychisme des personnes concernées, il devrait être tout à fait possible de prouver qu'un carré est un cercle. Car, après tout, qu'est-ce que « carré » et « cercle » ? De simples mots. Et les mots peuvent être façonnés jusqu'à rendre méconnaissables les idées qu'ils véhiculaient » (Joseph Goebbels).

L'usage des mots et le pouvoir du discours en démocratie seraient-ils cependant moins gênants ? La propagande s'arrêterait-elle aux frontières des états démocratiques ?

Orwell et Chomsky affirment plutôt que la pire des propagandes n'est pas celle qui est exercée par des gouvernements totalitaires, qui protègent leurs intérêts, mais celle qui est exercée par la presse et par les intellectuels des pays démocratiques pour rendre certaines questions, certaines critiques indésirables, indécentes presque – en portant sur celles-ci une sorte de jugement moral *a priori* qui refuse donc l'examen de la validité des preuves qui sont avancées. Certains discours n'ont simplement pas droit de cité. Ainsi par exemple, Orwell s'intéresse moins à la propagande en Russie, organisée par le gouvernement totalitaire de Lénine, qu'à la propagande de la presse et des milieux intellectuels anglais résolument pro-soviétiques : « Ce qui est beaucoup plus inquiétant c'est que, dès qu'il s'agit de l'U.R.S.S. et de sa politique, on ne saurait attendre des journalistes et des écrivains libéraux – qui ne sont pourtant l'objet d'aucune pression directe pour les amener à se taire – qu'ils expriment une critique intelligente. Ou même qu'ils fassent simplement preuve d'une honnêteté élémentaire. Staline est intouchable, et il est hors de question de discuter sérieusement certains aspects de sa politique. Cette règle a été presque universellement respectée depuis 1941, mais elle était entrée en vigueur dix ans auparavant, et avait été suivie beaucoup plus largement qu'on ne le croit parfois. Tout au long de ces années, il était difficile de se faire entendre quand on soumettait le régime soviétique à une critique de gauche. Il y avait bien une quantité considérable d'écrits hostiles à la Russie, mais presque tous, rédigés du point de vue conservateur, étaient manifestement malhonnêtes, périmés et inspirés par les motifs les plus sordides. On trouvait en face une masse tout aussi

considérable, et presque aussi malhonnête, de propagande pro-russe, et quiconque essayait d'aborder des questions cruciales de façon adulte se retrouvait victime d'un boycott de fait. Certes vous pouviez toujours publier un livre anti-russe, mais c'était avec l'assurance de voir vos positions ignorées ou travesties par la quasi-totalité des magazines intellectuels ». Pour reprendre encore les mots d'Orwell, « Le langage politique est destiné à rendre vraisemblables les mensonges, respectables les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que vent ». Vous trouverez des propos similaires dans *La fabrication du consentement* de Noam Chomsky concernant la presse et les intellectuels américains.

De sorte qu'au projet de Klemperer, d'une analyse de la langue nazie LTI, peuvent répondre une série de nouveaux projets qui analysent la langue d'une idéologie postérieure utilisant les mêmes outils – syntaxe, expressions toutes faites, vocabulaire entendu dont on use mécaniquement et inconsciemment – dans les régimes dits démocratiques.

Cette langue a été appelée LQR en hommage à Klemperer par Eric Hazan : *Lingua Quinta Republica*, la langue de la 5e République². C'est la langue d'un Occident dominateur qui impose une idéologie néo-libérale. Elle fonctionne un peu différemment. La langue du IIIe Reich se disait langue du peuple. Joseph Goebbels soulignait dans *Kampf um Berlin* « Nous parlons la langue du peuple (...) ; il faut utiliser son langage et parler sa propre langue »³. La langue de la 5e République cherche à se donner un vernis de respectabilité et de raffinement, elle est la langue des économistes et du *business* davantage que la langue du peuple. La langue du IIIe Reich visait à galvaniser et fanatiser, la langue du néo-libéralisme anesthésie en escamotant le conflit social, le rendant invisible et impensable et elle réussit à s'imposer sans que personne ou presque ne semble en remarquer les progrès, en analyser les mécanismes et en déjouer les effets. C'est ce que nous nous proposons de faire ici.

Le pouvoir des mots

Pour comprendre ce pouvoir des mots, on doit d'une part prêter attention à l'efficacité du langage et cesser donc de le considérer dans sa capacité uniquement descriptive – au sens où il serait là pour décrire plus ou moins exactement un état des choses, du monde, de notre humeur intérieure, *etc.* pour prêter attention à sa dimension active, transformatrice : performative. Un des premiers philosophes à

² Eric Hazan, *LQR. La propagande du quotidien*, éd. Raisons d'agir, 2006.

³ Goebbels, *Kampf um Berlin*, Munich, Ehr Verlag, 1932, cité par J.-P. Faye, *Le langage meurtrier*, Paris, Hermann, 1996.

avoir souligné cette dimension, c'est Austin dans un livre au titre parlant : *Quand dire, c'est faire*⁴. On peut effectivement faire des tas de choses avec les mots : ordonner, demander, conseiller, s'engager, promettre, etc. qui sont autant d'actes de langage. Les mots peuvent donc blesser, éliminer, oblitérer. Ils ont une violence qui confine parfois au meurtre – un meurtre bien trop discret pour ne pas justifier une légitime défense musclée.

Le sociologue et philosophe Pierre Bourdieu souligne : « les mots peuvent faire des ravages : islam, islamique ou islamiste – le foulard est-il islamique ou islamiste ? Et s'il s'agissait d'un fichu, sans plus ? Il m'arrive d'avoir envie de reprendre chaque mot des présentateurs qui parlent souvent à la légère sans avoir la moindre idée de la difficulté et de la gravité de ce qu'ils évoquent et des responsabilités qu'ils encourent en les évoquant, devant des milliers de téléspectateurs, sans les comprendre et sans comprendre qu'ils ne les comprennent pas. Parce que les mots font des choses, créent des fantômes, des peurs, des phobies ou, simplement, des représentations fausses » (Bourdieu, *Sur la télévision*, Raisons d'agir, 1996, p. 21).

COMMENT SE DEFENDRE ?

Comme nous l'avons souligné plus haut, il y a plusieurs étapes pour assurer sa propre défense contre les usages avilissants, propagandistes du langage. Un premier outil à maîtriser pour assurer son autodéfense intellectuelle, ce sont les mots. Savoir comment et pourquoi ils sont choisis avec tant de soin pourra vous éviter de vous faire avoir en douce, par de subtiles manœuvres tablant sur vos affects davantage que sur votre intelligence.

La nécessité de la lutte, comme son efficacité, peut vous apparaître clairement si on parle du sexisme de notre langue. Nous sommes maintenant sensibilisés à cette question et un travail de transformation de la langue a été mis en chantier depuis une quarantaine d'année, pour féminiser les professions notamment et ajouter les « e » qui permettraient de prendre en considération les femmes et ne pas les noyer sous « le masculin l'emporte », devenu idéologiquement un peu indélicat. Voici un exemple de transformation recommandée par le gouvernement : « La demande d'ouvriers qualifiés augmente chaque jour. Les gens de métier, comme les électriciens, les mécaniciens d'automobiles, les monteurs de lignes électriques, les

⁴ Le titre anglais original est *How to do things with words*.

imprimeurs, les ferronniers, les mécaniciens-monteurs et les plâtriers gagnent de bons salaires. Ils exercent un métier motivant et satisfaisant. Et ils ont la possibilité d'obtenir un poste de direction ou de fonder leur propre entreprise ». La version révisée est la suivante : « La demande d'ouvrières et d'ouvriers qualifiés augmente chaque jour. Les gens de métier en électricité, en mécanique automobile, en montage de ligne électrique, en imprimerie, en ferronnerie, en mécanique de montage et en plâtrerie gagnent de bons salaires. *Etc* »⁵.

Si l'idéologie sexiste de notre langue est maintenant mise au jour, il n'en va pas de même des autres idéologies discrètement tapies dans des mots qui paraissent anodins et sont utilisés quotidiennement par les médias. Nous vous proposons donc de décrypter les principales stratégies de propagande éprouvées et fort utilisées qui reposent sur l'attention portée au choix des mots. Le travail que nous entamons ici se fera en deux temps : d'abord nous parcourrons les figures de style et de rhétorique essentielles dans le choix des mots et de leurs fonctions potentielles, ensuite nous nous exercerons à les diagnostiquer, les reproduire, nous en détacher par l'ironie de pratiques qui les portent à leur excès ! L'objectif est d'apprendre le recul critique, d'apprendre à se méfier des mots.

* *
*

Nous vous recommandons la lecture des *Nouveaux Mots du pouvoir* (ouvrage paru en 2007, éditions Aden, dirigé par Pascal Durand). L'ouvrage s'inspire du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert et de l'*Exégèse des nouveaux lieux communs* de Jacques Ellul, lequel fait lui-même suite à l'*Exégèse des lieux communs*, 1902-1913 de Léon Bloy⁶.

Ces ouvrages fonctionnent comme des miroirs aux alouettes, tendus devant nous pour démasquer nos propres illusions. Ils permettent une hygiène critique en proposant un ensemble représentatif de mots du pouvoir, que Pascal Durand définit comme les « expressions ou syntagmes figés qui, à force de revenir dans le discours politique et dans le discours de presse, se font largement oublier comme formes idéologiquement signées »⁷. Ces mots véhiculent une idéologie devenue quotidienne, banale, invisible. Ce que l'on peut nommer aussi la langue de bois :

5 Cité par Nomand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Lux éditeur, 2006, p. 32-33.

6 Vous retrouvez les références précises de ces ouvrages dans la Bibliographie à la fin de ce document, dans la rubrique Abécédaires des mots du pouvoir.

7 Durand (éd.), *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*, Bruxelles, éd. Aden, 2007, p. 9.

une langue qui fonctionne sur la répétition de formules toutes faites, dont on n'interroge plus le sens, dont on ne perçoit plus quel monde, quel homme elle fait exister.

Aujourd'hui, c'est le monde de l'entreprise qui constitue l'horizon indépassable, dans une société où partout s'applique la logique de l'économie de marché. Est valorisé ainsi un nouveau type d'homme : « flexible, employable, responsable, gouvernable, sujet de contrats plus que de droits, ayant rangé au rang des illusions la lutte contre les inégalités de condition, la mémoire des revendications sociales et les principes de solidarité »⁸. La rationalité capitaliste s'impose partout, de façon insidieuse, à travers un vocabulaire qui paraît neutre, objectif.

Durand souligne la violence symbolique à l'œuvre dans les mots du pouvoir. Le pouvoir est voleur de mots : il les retourne comme un gant, les vide de leur sens, les travestit et les impose insidieusement. La langue est porteuse d'un immense pouvoir d'emprise tout à l'opposé de l'idée que le langage ordinaire serait neutre. Ce pouvoir appelle donc la nécessité d'un inlassable travail de déconstruction critique susceptible, au mieux, d'informer des actions politiques de résistance et de proposition. Un travail de connaissance, pluridisciplinaire, qui permette de lutter contre les effets de manipulation dont le langage est porteur lorsqu'il se met, sans le dire, au service d'une vision unilatérale du monde ayant de surcroît les moyens historiques de s'imposer.

Nous ne pouvons être dupe de cette façon de nous payer de mots (« *flexibilité* », « *gouvernance* », « *employabilité* », « *déficit de communication* », « *pédagogie* », « *dialogue social* », « *capital humain* », « *égalité des chances* », « *adaptation* », « *altermondialisme* », « *compétence* », « *dégraissier* », « *évaluation* », « *responsabilité sociale* », « *techno-sciences* », « *activation des chômeurs* »...), mais nous pouvons au contraire reconquérir le pouvoir d'user des mots contre les mots du pouvoir. Cette lutte ne peut pas être celle d'une après-midi sympathique à faire quelques exercices ludiques, car on oublie vite et aussitôt les mots reprennent leur pouvoir discret et terrifiant : ils constituent le cadre à travers lequel nous regardons la réalité. Il faut reprendre ce travail régulièrement, ne pas hésiter à faire un exercice critique en écoutant le JT, en regardant une pub à la télé ou en écoutant n'importe quel discours politique, technique, scientifique...

⁸ Durand, *ibid.*, p. 9.

Les formes de la langue de bois en tableau

Précautions

Passons maintenant aux outils de l'autodéfense intellectuelle en matière de mots. Notez qu'on se défend uniquement si on a le sentiment d'être trompé – une présentation théorique des manipulations classiques ne suffira jamais à faire de vous des citoyens désormais avertis, exerçant systématiquement leur esprit critique. Pour ne pas croire sans examen, le premier réflexe à cultiver, c'est la méfiance, qui interrompra l'adhésion naturelle et immédiate au discours ambiant.

Il est capital aussi de prêter attention à ce qu'on interdit de penser en ne lui offrant simplement aucun espace social de diffusion. Le politiquement correct en somme qui permet de se détourner de certaines thèses sans même avoir besoin d'argumenter. Un romancier qui s'est fait très attentif à ces phénomènes, George Orwell, soulignait que c'était peut-être une des spécificités de la propagande en démocratie : « Ce qu'il y a de plus inquiétant dans la censure des écrits en Angleterre, c'est qu'elle est pour une bonne part volontaire. Les idées impopulaires peuvent être étouffées et les faits gênants passés sous silence, sans qu'il soit besoin pour cela d'une interdiction officielle. Quiconque a vécu quelque temps dans un pays étranger a pu constater comment certaines informations, qui normalement auraient dû faire les gros titres, étaient ignorées par la presse anglaise, non à la suite d'une intervention du gouvernement, mais parce qu'il y avait eu un accord tacite pour considérer qu'il « ne fallait pas » publier de tels faits. En ce qui concerne la presse quotidienne, cela n'a rien d'étonnant. La presse anglaise est très centralisée et appartient dans sa quasi-totalité à quelques hommes très fortunés qui ont toutes les raisons de se montrer malhonnêtes sur certains sujets importants. Mais le même genre de censure voilée est également à l'œuvre quand il s'agit de livres et de périodiques, ou encore de pièces de théâtre, de films ou d'émissions de radio. Il y a en permanence une orthodoxie, un ensemble d'idées que les bien-pensants sont supposés partager et ne jamais remettre en question. Dire telle ou telle chose n'est pas strictement interdit, mais cela « ne se fait pas », exactement comme à l'époque victorienne cela « ne se faisait pas » de prononcer le mot « pantalon » en présence d'une dame. Quiconque défie l'orthodoxie en place se voit réduit au silence avec une surprenante efficacité. Une opinion qui va à l'encontre de la mode du moment aura le plus grand mal à se faire entendre, que ce soit dans la presse populaire ou dans les périodiques destinés aux intellectuels »⁹.

⁹ La lettre se trouve, ainsi que ses références précises, à la fin de ce document.

Enjeu donc : défier l'orthodoxie, en s'en moquant d'abord, en réussissant à la diagnostiquer plutôt que la subir et la reproduire sans réflexion.

Une deuxième étape consisterait à construire une langue alternative. Certains des exercices que nous vous proposerons travailleront en ce sens.

Le tableau qui suit vous propose un récapitulatif des différentes catégories de figures de styles à usage courant et de leurs fonctions essentielles dans la manipulation des auditeurs.

Catégories	Définition	Figures	Exemples	Effets - Objectifs
Connotation	L'usage des mots contribue à présenter la chose sous un angle particulier (positif ou négatif). La connotation est une forme de manipulation.	Métaphores (et autres déplacements)	Pour favoriser les biotechnologies — utiliser tradition, agriculture, beauté, enfance, et famille <i>etc.</i> — éviter laboratoire, machine, biotechnologie, ADN, blouse blanche, <i>etc.</i> Pour parler des guerres alliées, on emploie le vocabulaire lié à la médecine (frappe chirurgicale, dommages collatéraux) Pour parler des classes ouvrières, on a abandonné le terme « exploités » (mais où est donc l'exploiteur ?) au profit de « défavorisés »	Focaliser sur un élément et détourner l'attention Provoquer une émotion particulière
		Euphémisation (atténuer la situation, adoucir la dureté de la réalité)	Vieux est devenu : 3ème âge, senior, âge d'or, les aînés, les 3x20... Tiers-monde : pays en développement, Le Sud Pauvres : défavorisés, démunis Domination masculine : inégalité « hommes-femmes », <i>etc.</i>	Bloquer la perception de la dureté de la réalité, accepter plus facilement une réalité, empêcher une résistance, donner de l'espoir
		Exagération	« Terrorisme » pour qualifier	Stigmatiser

		Mots technicisateurs	Technicienne de surface, agent de propreté, sans-domicile-fixe, sans-emploi, sans-papiers	Revaloriser par le langage Imposer une vision technique du monde (et non politique) Diviser un groupe en entités fragmentées
		Néologismes	Acter, nominer, le philosophe...	Faire apparaître une fausse nouveauté éventuellement ? Faire moderne, tendance...

I. Dénoter / connoter

La plupart des gens ont une conception un brin naïve du langage selon laquelle les mots désigneraient des objets du monde, ce qui éviterait d'avoir à les pointer pour s'y référer. Un peu de réflexion conduira cependant à penser que rien n'est aussi simple. Les mots réifient, transmettent des émotions et des jugements ; ils ne « décrivent » pas de façon neutre. Si les Inuits disposent d'un trentaine de mots pour décrire la neige et ses fonctions, ils découpent cette réalité autrement et plus précisément que nous qui ne disposons pas du cinquième de leur vocabulaire.

Les linguistes disent que non seulement les mots dénotent la réalité (ils y réfèrent pour la désigner) mais aussi connotent la réalité (ils la présentent sous un certain jour ou angle). Il est crucial de le savoir. On peut ainsi glorifier ou dénigrer ce dont on parle par le seul choix des mots. En fait, il arrive qu'un mot connote le contraire ou du moins bien autre chose que ce qu'il évoque à première vue ; ce mot a d'ailleurs pu être soigneusement choisi pour cela.

Exemples

Prenez par exemple l'expression « pertes collatérales », avouez que ça a tout de même une autre gueule qu'« assassinat de civils » ! Prenez encore ce « libre-échange » qu'on nous vante partout : il se trouve que dans une mesure non négligeable les transactions économiques, dans notre monde, ne sont pas des « échanges » et surtout ne sont pas « libres » — ils sont au contraire très fortement

encadrés et contraints de bien des façons. « Ma femme », « bobonne » ou « ma biche » ne connotent pas tout à fait de la même façon une même personne.

Un « bolide » ou une « caisse à savon », « changement » ou « innovation » (quoique la mode soit de les utiliser tous les deux, comme s'ils définissaient aujourd'hui un idéal de société), « piété » ou « bigoterie », « foi » ou « superstition », « clergé » ou « cureton », « faux pas » ou « adultère », « virer » ou « remercier » quelqu'un : « Mon cher Dupont, je ne sais pas comment nous aurions fait pendant toutes ces années sans vous. Et pourtant, nous devons apprendre à nous débrouiller à partir de juin. Je tiens vraiment à vous remercier de tout ce que... » : les exemples abondent pour montrer qu'on joue sur la façon de présenter la réalité à son avantage.

Dans une société de communication, de l'information (voyez comme le mot efface l'idée de connotation pour prétendre à une certaine neutralité – mais cherchez-là, elle ne sera pas si facile à dénicher même dans la description factuelle...), ce n'est donc qu'à nos risques et périls qu'on ignorera cette distinction entre dénoter et connoter et toute personne qui désire assurer son autodéfense intellectuelle se doit d'être très attentive aux mots qu'on utilise pour lui « décrire » le monde.

Comme disent aussi les linguistes, on ne crée pas les mots pour penser les choses nouvelles, mais à l'inverse, on pense dans le registre de mots dont on dispose. On ne pense pas de la même façon si l'on dispose d'un vocabulaire de 500 mots ou d'un vocabulaire de 1200 mots. On ne pense pas de la même façon selon le mot que l'on choisit pour connoter la réalité. Autrement dit, via ce choix des mots, c'est aussi une pensée (unique?) qui s'impose à nous.

Il y a trois grandes stratégies de la connotation : le déplacement, l'euphémisation et l'exagération

Déplacements

Par ce terme, nous parlons d'associations et de métaphores qui provoquent des déplacements souhaités dans la façon de se représenter une chose, un événement. Posez-vous la question : Où, grâce au registre de vocabulaire convoqué, le regard porte-t-il ? Regarde-t-on vraiment la chose ou, par une image, nous montre-t-on autre chose, comme un double, pour mieux masquer le réel ? À qui profite le déplacement ? Qui regarde le doigt quand celui-ci montre la lune ?

Ainsi, par exemple on a changé l'article premier définissant les missions de l'ONU : initialement, chargée de la lutte contre les inégalités, l'ONU a redéfini sa tâche comme une lutte contre la pauvreté. Qu'est-ce que ça change ? Lutter contre la pauvreté ne conduit pas à égaliser la société, c'est plus accommodant pour les plus aisés !

« Charges sociales » est un autre exemple de mot qui s'est modifié – on disait avant « cotisations patronales », qui renvoyaient à une solidarité prise en charge par les entreprises et les patrons. « Charges sociales » semble peser sur la société entière et risque donc d'être refusé par tous. Imaginez un sondage : « Êtes-vous d'accord pour qu'on supprime les cotisations patronales ? » - « Hein ? Pourquoi ? Non » (qu'ils payent les patrons, comme tout le monde !). Mais : « êtes-vous alors d'accord pour qu'on baisse les charges sociales ? » puisque ce sont des charges et qui sont sociales, donc nous sommes tous à devoir en porter le poids. Voilà le genre de changement qui a dû être pensé pour manipuler le peuple.

a. Les métaphores

Les images sont entrées depuis plus d'un demi siècle dans l'arsenal de la guerre mentale, médiatique et politique. Et c'est à dessein qu'on emploie ici l'image de la guerre, ce qui présente le choix souvent conscient et volontaire du vocabulaire et des métaphores sous son aspect offensif et la nécessité de faire preuve d'esprit critique comme une auto-défense intellectuelle !

Exemples

En 1992, l'*International Food Information Council* (IFIC), puissant lobby américain, s'inquiète de la perception du public des biotechnologies alimentaires (notamment les OGM). Un vaste programme de recherches est donc mis en place pour déterminer comment parler au public de ces technologies. Des mots sont retenus pour leur charge positive et il est recommandé de s'en tenir à eux quand on communique sur les biotechnologies alimentaires : « beauté, abondance, enfants, choix, diversité, terre, organique, héritage, métisser, fermier, fleurs, fruits, générations futures, travailler fort, amélioré, pureté, sol, tradition, entier ». D'autres sont à proscrire absolument : « biotechnologie – *ce dont on parle pourtant !* – ADN, économique, expérimentation, industrie, laboratoire, machines, manipuler, argent, pesticides, profit, radiation, sécurité, chercheur ».

On peut prendre un autre exemple, aussi commun que l'évocation de conflits armés au JT : les politiques et les journalistes utilisent régulièrement (c'est-à-dire

de façon anodine pour finir) un vocabulaire médical pour parler de la guerre : on parle ainsi de « frappes chirurgicales ». Ajoutez l'adjectif « incisif » pour nommer une « incursion », et on y est. Où ? À imposer en douce l'idée que la guerre soignerait un mal ; elle serait une action précise, étudiée, propre, microscopique, sans souffrance ni torture, et, comme une intervention chirurgicale, ce serait un mal nécessaire pour aller mieux. Ce vocabulaire ne sert évidemment jamais qu'à nommer les interventions armées du « bon » camp : si l'armée américaine ou israélienne bombarde une population, les États-majors, la plupart des éditorialistes et les journalistes d'information parlent automatiquement d'une simple « incursion » ou d'une « frappe ».

b. Par la lorgnette du pouvoir

Les images déplacent donc le regard, mais on peut déplacer aussi le regard en prêtant attention de façon privilégiée à un angle particulier de la réalité. Il est ainsi évident qu'un certain nombre de rapports de force ou de mots signifiant ce rapport ont simplement été inversés.

Exemples

Ainsi, ce qu'on nommait il y a vingt ou trente ans une « avancée salariale » (augmentation salariale ou simplement un salaire élevé) est aujourd'hui devenu un « handicap salarial ». L'offre et la demande sont également présentées d'une façon symptomatique d'un certain rapport de force qu'on pourrait imaginer renverser en changeant le point de vue (qui offre à qui, c'est quand même intéressant de se le demander vraiment, non?) : on parle ainsi communément d'une « offre d'emploi », plutôt que de « demande d'un travailleur » et on parle symétriquement de « demandeurs d'emploi » plutôt que personnes généreuses « offrant leur force de travail et leur temps » à un « demander d'emploi ». Autre déplacement pour nommer les mêmes gens : un « demandeur d'emploi » peut devenir un « bénéficiaire » de cotisations (ce n'est plus le fait qu'il quémande un emploi qui est ainsi souligné mais la charge qu'il présente pour la société : c'est un mendiant ou un parasite). Dans le même ordre d'idée, la « cotisation patronale » est devenue une « charge sociale ». Et par ce changement de terminologie, ce qui pesait sur les patrons est présenté comme pesant cette fois sur la société entière.

Il s'agit à chaque fois d'une modification du point de vue à partir duquel la même réalité est nommée et regardée. On part de moins en moins souvent du point de vue du travailleur (la lutte de la classe ouvrière serait-elle définitivement derrière

nous ?), on part presque systématiquement de l'employeur, du patron. Il y a en réalité un rapport de force entre deux pôles, qu'on cherche à présenter sous un angle favorable à l'un des deux pôles – qui est pourtant toujours déjà le pôle dominant économiquement. Autrement dit, dans les cas présentés ici, le langage redouble et renforce l'inégalité initiale.

c. Disparitions inquiétantes

Dans d'autres cas, le déplacement se joue autrement. Un rapport vertical (un rapport de domination/sujétion) est présenté comme un rapport horizontal. On supprime ainsi cette fois la conscience de rapports de forces inégales et l'idée d'une hiérarchie sociale. Le mot a d'ailleurs symptomatiquement disparu des traités de management, où il était très fréquemment employé il y a encore trente ans.

Exemples

On parlait ainsi il y a une cinquantaine d'années des « exploités » pour nommer les « travailleurs ». Quand vous dites « exploités », le regard se porte immédiatement vers le salaud qui exploite. Or, si on veut s'intéresser aux mêmes gens, on parle aujourd'hui des « défavorisés ». Ce n'est plus une question de rapport de force et de domination, c'est la faute à pas de chance ! Le dessinateur Charb souligne un autre déplacement récent : Ne parlez pas de « travailleurs », ça nomme quelqu'un qui fournit un effort, mais de « salariés », ça désigne quelqu'un de passif (c'est un participe passé) qui reçoit juste de l'argent ! On ne voit pas la même chose. On peut souligner encore un autre changement relationnel important : on parlait encore dans les années soixante de « dominé », qui fait signe vers un « dominant », qui place dans un rapport binaire et vertical. On parle maintenant d' « exclu » ou d' « inséré/réinséré » - on a changé de métaphore, de type de rapport, depuis le rapport de forces inégales entre personnes, questionnable du coup, vers un rapport de la personne à la société – de nouveau, on enlève tout responsabilité sociale – c'est encore pas de chance... Autre exemple enfin qui concerne cette fois les syndicats : on ne parle plus de patronat/syndicat (ou nettement moins), on préfère parler de partenaires/interlocuteurs sociaux.

On ne parle plus, ou de moins en moins, de « discrimination » (qui doit être combattue au nom de l'égalité des droits), mais de « diversité » (qui peut être recherchée et qui exalte les différences)¹⁰. Demandez-vous simplement si le

¹⁰ Matéo Alaluf : « La diversité est à présent une composante majeure du discours managérial. Elle permet de désigner une politique d'embauche, améliore l'image de l'entreprise et devient un argument de vente pour ses produits. En aucun cas, elle ne peut être confondue avec l'égalité. L'égalité au contraire ne s'assimile pas à l'identité. Lorsque la diversité se substitue à la discrimination,

discours de lutte sociale n'est pas un peu érodé par ces changements de vocabulaire. Et vous répondez à l'évidence qu'on vous fait passer des vessies pour des lanternes, autrement dit : des situations dures, violentes et inégales, pour le pays des bisounours. On se vit autrement ! Et surtout la lutte sociale a perdu ses armes en perdant son vocabulaire.

Euphémismes

L'euphémisme désigne l'usage des connotations par atténuation de la réalité grâce à un mot qui l'adoucit et la vide de sa dureté. Il permet ainsi d'enlever une part de la charge négative d'un premier mot, auquel il se substitue.

Exemples

Certains mots connaissent des vagues d'euphémisations successives :

- « Vieux » est ainsi devenu d'abord « personnes âgées » ; le problème étant que les nouveaux mots finissent quand même par désigner la réalité, qui elle, ne s'adoucit pas, il faut donc régulièrement ré-euphémiser : on a donc ensuite parlé de « troisième âge » puis « seniors » ou « âge d'or », pour mieux enterrer le réel.
- Les « pauvres » sont devenus des publics « défavorisés » puis « fragilisés ».
- Les « quartiers populaires » sont devenus « défavorisés » puis « sensibles ».
- Le « Tiers-monde » s'est appelé « pays sous-développés », puis « pays en voie de développement » devenus « pays en développement », puis « pays émergents »... On trouve cette déclinaison sur wikipedia (sans la distance critique d'analyse, hélas) : « Dans la typologie la plus courante, les 'pays en développement' ou 'pays du Sud' sont des pays moins développés économiquement que les pays du Nord ou pays développés (économiquement). L'expression remplace des dénominations antérieures, jugées inadéquates, obsolètes ou incorrectes : 'les pays du tiers monde', 'les pays sous-développés'. Elle s'est substituée à 'pays en voie de développement'. »
- On ne dit plus « domination masculine », on dit « inégalités hommes-femmes ».
- Et un exemple tout récent : on parle davantage de « migrants » que de « réfugiés ». Mais à quel prix ?

c'est la différence qui remplace l'égalité » (*Contre la pensée molle. Dictionnaire du prêt à penser II*, éd. Couleur livre, coll. « L'autre économie », Bruxelles, 2014, p. 42.

«Migrant» ou «réfugié», quelle différence?

Thomas Dufrane (st.)

Mis en ligne sur le site du journal *Le Soir*, mercredi 26 août 2015

Depuis la semaine passée, la rédaction de la chaîne qatarie Al-Jazeera a décidé de proscrire le mot « migrant » quand elle parle de la crise des migrations européennes en Méditerranée. Selon elle, le terme serait trop connoté. La chaîne qatarie parlera désormais de « réfugié », qui correspond plus à ce type de déplacements massifs de population. Le mot « réfugié » est, selon elle, moins réducteur, moins déshumanisant.

C'est vrai en fait... Comment faut-il appeler ces gens qui, par dizaines de milliers tentent la traversée vers la Méditerranée chaque semaine, vers les côtes du Vieux Continent ? Ce sont des migrants ? Des réfugiés ? Des demandeurs d'asiles ?

Le réfugié est persécuté

Comme le Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (HCR) l'explique à MetroNews, « *tous les réfugiés sont des migrants, mais tous les migrants ne sont pas des réfugiés* ». Le statut de réfugié est défini depuis 1951 par la Convention de Genève. Selon elle, le terme de réfugié reprend l'idée de persécution « *du fait de la race, de la religion, de la nationalité, de l'appartenance à un groupe social ou des opinions politiques* ». Le réfugié fuit donc son pays à la suite de certains événements. Le Larousse définit quant à lui les migrations comme « *des déplacements volontaires (...) pour des raisons économiques, culturelles ou politiques* ». Devient donc réfugié une personne qui a demandé l'asile et qui est reconnue par un État. Le réfugié doit d'ailleurs apporter la preuve de la menace au pays qui l'accueille.

Si certains migrants quittent effectivement leur région d'origine par choix et pour des raisons économiques, « *la majorité des personnes qui arrivent au large de la Grèce ces derniers jours sont des Syriens, des Irakiens, des Libyens, des Érythréens qui fuient la guerre, ce sont des réfugiés en devenir.* » Le terme « migrant » n'est donc pas incorrect mais il néglige l'aspect persécution. Contacté par Le Monde, le HCR préfère donc utiliser les deux termes pour décrire les milliers de gens qui tentent la traversée vers les côtes européennes : « *jusqu'à aujourd'hui, 292 000 réfugiés et migrants sont arrivés par la mer en Europe en 2015.* »

La liste est encore longue des exemples d'euphémisation :

- Un policier abat un jeune homme en fuite d'une balle dans le dos : c'est une simple « bavure » et non un homicide ;
- la police cogne sur des manifestant-e-s : ce n'est qu'une « intervention

musclée » ;

- les villages sont bombardés depuis les airs : c'est une « pacification du territoire » ;
- des contrôles au faciès sont organisés à grande échelle sur l'ensemble du territoire, suivis de rafles, d'enfermements dans des camps et d'expulsions forcées : il ne s'agit que de « maîtrise des flux migratoires », d'« interpellations », de « placements en rétention » et de « reconduites à la frontière », voire de « rapatriements » ;
- des gens sont emprisonnés sans procès ou abattus d'une balle dans la nuque, on appelle cela « la neutralisation d'éléments (jugés) dangereux » ;
- une entreprise organise un licenciement collectif : c'est un « plan social » (terme le plus fréquent) ou mieux encore (mais la formule n'a pas encore été pleinement adoptée par les journalistes) un « plan de sauvegarde de l'emploi » ;
- on confisque des maisons, on les vole ou on les brûle, entraînant l'exode des populations : c'est un « transfert des populations » ou une « reconfiguration des frontières » ;
- le droit du travail, la protection sociale et les services publics sont démantelés, mais on ne parle que de « réforme », de « modernisation », de « réorganisation » ou d'« assouplissement » ;
- le propos raciste tenu par un ministre français de l'Intérieur (Brice Hortefeux) dans un lieu public (l'Université d'été de l'UMP) est requalifié en « boulette » (M6), « bourde » ou propos « lourdaut » (*Libération*), de « maladresse » ou de « dérapage » (*Le Monde*), autant de termes soulignant finalement son insignifiance ;
- le viol commis par Roman Polanski sur une mineure de treize ans devient une simple « affaire de moeurs », *Etc, etc.*

Hyperboles

À cette occultation de la violence des dominants s'oppose comme en miroir une hyperbolisation de la violence des dominé-e-s, ayant pour effet d'une part de disqualifier leur parole, d'autre part de donner à l'oppression le visage plus acceptable de la légitime défense. « Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage »...

On trouve deux grandes catégories de personnes dominées démonisées : ceux qui protestent, les résistants, les militants, les grévistes, et un certain nombres

d'étrangers (pas tous à égalité ici toutefois), et parfois les deux se croisent, quand par exemple les banlieues à forte densité d'immigrés explosent.

Les luttes sociales sont ainsi soit pathologisées, soit criminalisées, soit ridiculisées :

Les grévistes qui s'opposent aux « réformes » sont pathologisés (on peut parler d'« épidémie », de « fièvre », de « délire » ou de « crispation ») ou criminalisés (la grève devient une « prise d'otages » et les brèves séquestrations de patrons des « violences », voire des « actes terroristes » ; la chemise du DRH de Air France déchirée est présentée comme un « lynchage »¹¹).



On peut aussi les disqualifier par le vocabulaire : on n'hésitera pas à parler de la « grogne » des travailleurs – métaphore ici qui les ramène au statut d'un animal (chien, voir un cochon et son groin ?). On aurait pu aller plus loin le avec le « couinement » ou le « caquètement » des travailleurs (identifiés dès lors à de petits volatiles !), mais peut-être était-ce aller trop loin : c'eut été dangereux. Il faut que ça passe... !

- Les féministes deviennent des « hystériques » animées par « la haine des hommes ».

On retrouve ce dispositif de dépolitisation-psychologisation-pathologisation-criminalisation à propos des émeutes des trente dernières années : le contexte général de précarité sociale et de discriminations, comme la violence policière qui les déclenche, passe systématiquement au second plan, l'injustice sociale est

11 Début oct 2015. cf. <http://www.lalibre.be/economie/actualite/le-drh-d-air-france-a-manque-de-se-faire-lyncher-par-les-salaries-photos-et-video-561253b53570b0f19f229555>

euphémisée sous le nom de « malaise » ou de « mal-être », la responsabilité des classes dirigeantes est du même coup dissipée, les quartiers populaires sont rebaptisés « quartiers sensibles » ou « zones de non-droit » – et les révoltes deviennent du même coup de pures et simples « violences urbaines », dès lors justiciables d'un traitement strictement policier et non socio-politique.

- Les victimes de crimes policiers s'avèrent, suivant la formule consacrée, « bien connues des services de police » (y compris lorsque leur casier judiciaire est vierge) ; on peut aussi ne jamais négliger de préciser la nationalité ou la couleur stigmatisante (maghrébins, arabes, noirs, la Meuse se contente de donner le prénom...).

- Les foulards deviennent des « voiles islamiques » voire « islamistes », ou des « tchadors » ;

Les étrangers ne sont pas égaux dans cette loterie des euphémisations/criminalisations : quand la résistance palestinienne ou irakienne est réduite au rang de « terrorisme », la critique d'Israël devient un « anti-sémitisme » et celle de la suprématie blanche un « racisme anti-Blancs ».

Les effets de la connotation

Voyons maintenant quels sont les effets de ces jeux sur les connotations positives ou négatives des termes – notez que le plus souvent ces effets sont *voulus*, c'est-à-dire ce sont des objectifs tout à fait conscients des agences de communication, des conseillers politiques en communication ou des *Think tanks* notamment.

Quand elle est positive, la connotation

- atténue les inégalités, renomme la réalité de manière positive, c'est la « positive attitude »
- permet de masquer les conflits d'intérêts, les désaccords politiques et moraux
- permet de laisser subsister les inégalités ainsi niées
- décale les minorités et culpabilise ceux qui pensent différemment
- diminue la capacité d'indignation, supprime les jugements de valeurs et permet d'accepter l'inacceptable
- joue avec nos émotions, nous maternelle
- donne de l'espoir, elle permet de continuer à rêver à un monde meilleur

- rassure, protège de toutes les difficultés du monde et de ses inégalités

Quand elle est négative, la connotation

- décrédibilise sans qu'il soit besoin de faits ni d'arguments : il suffit de nommer des catégories de gens à partir d'un terme insultant pour les disqualifier. L'histoire est remplie de luttes qui sont d'abord de mots et de dénominations. Ainsi, les libertins, les prostituées ou les putes, les athées, les whigs, etc. ont été nommés par les partisans de l'autre camp dans ces termes qui ont été des insultes.

II. Des vertus de l'imprécision

On dénonce ici les mots qu'on n'interroge plus tellement ils font consensus et sont employés en permanence, sans qu'on s'interroge plus sur leur sens réel, ni sur leur origine. Or, il est fréquent que ces mots soient le vocabulaire de la pensée néolibérale qui a réussi depuis plus d'un quart de siècle à s'emparer des esprits un peu partout dans le monde, grâce à une véritable OPA sur notre vocabulaire. « Flexible », « employable », « gouvernance », sujet de « contrat » (individualisé par conséquent) – plutôt que de « droit » (collectif) – on parle de « contrat pédagogique » ou de « contrat pour l'école », « rendement », « efficacité », « rentabilité », la liste est longue des mots qui signifient l'installation d'une pensée unique à travers un vocabulaire capitaliste sans alternative. Il s'agit d'un vocabulaire dont l'idéologie n'est pas toujours apparente – pensez à ces mots : « autonomie », « confiance », « partenaires sociaux », « responsabilité », « savoir-être » et « savoir-faire », « compétences », « excellence », « réforme », « paix » ou « modernisation », etc. - qui engluent le cerveau et rendent tout simplement impossible et comme imprononçable tout terme qui s'oppose à la marchandisation de la société. Comme le souligne M. Alalouf, « il n'y a pas et il ne peut plus y avoir d'alternative : services publics, écoles, justice, culture, tout doit y passer »¹².

On parle ici de mots vides et creux (dont le pouvoir passe ainsi d'autant plus inaperçu qu'ils paraissent évidents et inoffensifs puisque parfaitement consensuels). La langue de bois est une langue réduite, appauvrie : elle est ce qui reste quand on a détruit les mots gênants : tout à l'inverse de l'idée d'une « nov'langue » (son autre nom pourtant), la langue de bois n'innove pas tant qu'elle rabote, elle taille le

¹² Mateo Alalouf, *Contre la pensée molle. Dictionnaire du prêt à penser*, t. II, Bruxelles, Couleur libre, 2014.

langage jusqu'à l'os. Quand on souligne ainsi la pauvreté de la langue de bois, cependant, ce n'est pas pour défendre la richesse de la langue française pour elle-même, mais à cause des enjeux de pouvoir énorme que la réduction implique. Il y a certainement des catégories inoffensives de la langue de bois – pensons par exemple au vocabulaire culinaire à la mode, que vous trouverez à la pelle dans toutes les émissions de TV réalité comme Masterchef : « c'est gourmand (le plat, évidemment, plus la personne qui le mange goulûment), c'est un mélange de textures – du croquant, du moelleux, du cru, du cuit – et de saveurs... ». Vous reconnaissez là un vocabulaire tout fait, revenant systématiquement : ça fait branché de le dire comme ça. Ça ne fait de mal à personne, sauf peut-être à l'intelligence... Mais il ne faut jamais perdre de vue qu'il y a aussi une langue de bois *offensive*, celle qui a été soigneusement inventée, pensée où les mots ont été choisis pour en anéantir d'autres dans les *Think Tanks*¹³, pour supprimer la vision des rapports de force ou l'inverser, comme nous venons de le voir dans les déplacements divers opérés par les métaphores, euphémismes et autres hyperboles.

Il y a 4 catégories de mots vides : les mots paillason, les pléonasmes, les mots-fouine, les oxymores.

Les mots paillason

Avant, à l'entrée des entreprises, sur le paillason lui-même parfois, il était inscrit « essuyer vos pieds en entrant ». Or, on n'essuie pas ses pieds, mais ses chaussures. C'est évident. Et pourtant, qui s'en rend compte ? Or, si on devait réellement examiner le sens des mots, on se rendrait compte qu'il a des tas de mots, des mots paillason, qui parlent à tout le monde, mais ne disent rien, ou bien des choses très différentes selon les gens.

Exemples

La gouvernement entend « mener des réformes pour sortir de la crise si la croissance économique le permet » : trouvez les mots paillason !

On se « comprend » à travers des mots obscurs qui sont *consensuels*, tels que « justice », « égalité », « solidarité », « démocratie », « lien social », « citoyenneté », « participation », « paix ».

Or, si tout le monde est « pour » la justice ou l'égalité, il serait faux de penser que tout le monde s'entend sur le contenu de son référent (de même pour des mots

¹³ Les *think tanks* sont définis dans la conclusion.

tels que crime, cruauté, vertu...) : le sens de la justice pour un élu d'extrême droite n'est sans doute pas identique à celui d'un élu PTB. Dès lors, le mieux pour éviter ce piège est de définir ces termes vagues, afin qu'il y ait au moins accord sur le sens qui leur a été donné et qu'on sache de quoi on parle.

Un grand nombre de mots vides apparaissent dans les raisonnements. S'ils possèdent un sens en eux-mêmes, leur mise en contexte peut entraîner une controverse. Il n'est donc jamais inutile de s'interroger sur ce dont on parle.

Les pléonasmes

Les mots sont tellement vides parfois qu'on les redouble dans une expression qui devient pléonastique ; on colle alors deux termes ayant le même sens. Ils permettent de persuader à peu de frais que la réalité nommée correspond bien au concept qui la nomme. Il permet de renforcer le terme vacillant, de le recrédibiliser.

Exemples

- « démocratie participative » (qui s'opposerait à une démocratie autoritaire, peut-être?)
- « citoyenneté active » (Y aurait-il une citoyenneté passive? Est-ce encore de la citoyenneté?)
- « lien social » / « réseau social » (qu'est-ce qu'un lien ou un réseau non-social?)

Les mots-fouines

Cette stratégie est ainsi nommée parce que la fouine s'attaque aux œufs dans les nids des oiseaux, les perce et les gobe avant de laisser là la coquille vide. La maman oiseau croit apercevoir son œuf, mais il a été vidé de sa substance. Les mots-fouines font la même chose dans des propositions. On croit apercevoir un énoncé plein de contenu, mais un mot l'a vidé de sa substance.

Exemples

Certains adverbes de déforçement : peut-être, sans doute ; certains verbes : « il se peut que » ; le conditionnel « aurait » ou « pourrait » ; « aide » ou « peut contribuer à » ou « est considéré comme » (mieux encore « pourrait contribuer à » ou « pourrait être considéré comme ») ; l'usage des guillemets peut aussi vider un

mot de son sens, comme l'ajout de tas de conditions (« si le taux d'intérêt restent inférieurs à 3% et que la réaction du marché demeure positive à long terme, le taux de l'or pourrait monter et atteindre des sommets »).

Faire une affirmation est une entreprise parfois risquée – on s'expose à la contradiction, il peut être tentant de faire semblant de dire, pour se prémunir de l'erreur.

La publicité a énormément recours à cette stratégie. Regardez et écoutez attentivement les publicités: vous en repérerez facilement plusieurs autres.

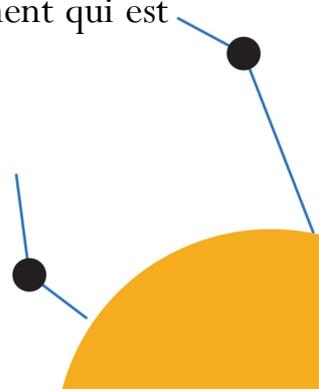
Comment les détecter ? Un test tout simple est de se demander si l'affirmation offre une prise à la critique. Ce principe est aussi valable pour les mots vides qui sont consensuels. Comment, par exemple, ne pas être d'accord avec un programme électoral en 3 axes : paix, justice et liberté ? Karl Popper faisait de la falsifiabilité un critère de la science, nous pouvons faire de la possibilité d'objecter un critère d'un discours non creux. Si un homme politique affirme que l'objectif de son programme électoral est l'amélioration des conditions de vie de tous et la paix, il ne dit strictement rien. Dans une démocratie saine, les débats politiques doivent avoir pour objets des questions précises, difficiles, sujettes à des positionnements contradictoires, défendus par des arguments qu'il est possible de contrer par des objections.

Les oxymores

Il s'agit d'accoler deux termes antinomiques. L'intérêt est de brouiller les cartes et d'empêcher une analyse ou une remise en cause de ces concepts, qui vont « dans le bon sens », puisqu'on peut toujours choisir celui des termes qui nous convient.

Exemples

- la « courbe inversée du chômage » était une belle invention de François Hollande
- une « augmentation négative », la « croissance négative » sont des formules incroyablement paradoxales que nos politiciens osent employer publiquement – Sarkozy était très fort à ce petit jeu !
- « flexi-sécurité » (= droit, pour un patron, de virer plus facilement ses employés ; c'est l'employé qui est flexible, c'est-à-dire jetable, et c'est le licenciement qui est sécurisé : pas de préavis à payer en se séparant d'un travailleur) ;
- « plan de sauvegarde de l'emploi » (=licenciement collectif) ;



· « égalité des chances » est aussi une belle invention à la mode. Pourquoi est-ce oxymorique ? Ça ne paraît peut-être pas évident ! Pourtant réfléchissez : « égalité » et « chance » sont deux mots qui s'opposent dans la réalité concrète puisque les chances précisément ne sont jamais égales. Le lièvre et la tortue ont la même ligne de départ, ils sont à égalité, mais ils n'ont pas tout à fait la même chance de l'emporter...

- « développement durable »
- « commerce équitable »
- « entreprise citoyenne » ou « responsabilité sociale des entreprises »
- « capitalisme moral »

Il s'agit d'une ruse malhonnête liée à une fonction neurolinguistique reconnue : notre cerveau enregistre le terme positif. On peut vous vendre ainsi des réalités négatives, en employant un mot positif sur lequel se fixera la connotation, oubliant l'adjectif qui la corrige et même l'inverse en réalité. Astucieux. Parfaitement honteux !

Disparitions inquiétantes II

Il faudrait sans doute rajouter une catégorie « Suppression » qui indique que certaines précisions syntaxiques ou sémantiques ont disparus du langage moderne. On pense particulièrement aux articulations logiques permises par les conjonctions de coordination (mais, car, donc, en effet, ...) que les agences de publicité et les médias ont depuis longtemps supprimées par une sorte d'économie de moyens. On titre par exemple maintenant « Irak : l'aveu de Bush », plutôt de d'indiquer d'une phrase claire et courte le propos réel de l'article : « Le président Bush admet son échec dans ses prévisions pour l'Irak », par exemple.

III. Jargon et expertise

Dans de nombreux secteurs de l'activité intellectuelle, un vocabulaire savant est absolument nécessaire et ce serait faire preuve d'anti-intellectualisme primaire que de le nier. Essayez par exemple de faire de la physique, de la biologie, ou des mathématiques sans vocabulaire spécialisé. Mais il est aussi possible de faire

(minimalement) comprendre au profane ce qu'on fait dans ces disciplines sans ce vocabulaire spécialisé. Or, dans d'autres secteurs de la vie intellectuelle, tout cela semble changer. Il arrive que là le vocabulaire spécialisé (et souvent obscur) ne semble pas naître de problèmes réels et profonds mais paraît les créer bien artificiellement. Ce langage ne facilite pas la communication: il l'empêche. Ce qui se raconte semble presque impossible à traduire en langage simple pour le profane et si on arrive à une telle traduction, il ne reste, cruelle déception, que des banalités ou des truismes. Quel est alors l'intérêt d'employer un tel jargon, si ce n'est pour bénéficier du raccourci qu'il permet pour penser entre spécialiste une chose complexe et singulière ? Jargonner est bien sûr une prise de pouvoir sur les naïfs qui prêteront aux propos complexes une intelligence qui les dépasse. Nous sommes tous susceptibles de nous laisser embobiner – même les scientifiques eux-mêmes. Deux expériences le prouvent.

Une expérience a été réalisée au début des 70 avec le pseudo « docteur Fox », lequel faisait une conférence intitulée: « La théorie mathématique des jeux et son application à la formation des médecins » devant des spécialistes en pédagogie et psychologie. Son exposé durait classiquement une heure et était suivi de 30 minutes d'échanges. Un questionnaire était ensuite administré pour connaître l'opinion de l'auditoire sur l'exposé du docteur. Tous les participants l'ont trouvé clair et stimulant. Aucun n'a remarqué que cette conférence était un tissu de sottises. Ce qu'elle était pourtant. L'affaire Fox fait penser aussi à l'affaire Sokal, c'est-à-dire à la publication en 1996 d'un article qui s'avéra ensuite être un canular par Sokal, professeur de physique à l'université de NY dans la revue *Social Text*, une revue d'études culturelles postmoderne, chef de file dans son domaine. Il s'agissait d'une expérience visant à « publier un article généreusement assaisonné de non-sens qui (a) sonne bien et (b) flatte les préconceptions idéologiques des éditeurs » et à voir si les éditeurs accepteraient l'article proposé. L'article est intitulé « Transgresser les frontières : vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique ». Et il a berné effectivement le comité de lecture de cette célèbre revue scientifique.

L'hypothèse se confirme : un discours inintelligible, s'il est émis par une source légitime, tendra malgré tout à être accepté comme intelligible. Un corollaire de cette idée est que l'emploi d'un vocabulaire qui donne ne serait-ce que l'illusion de la profondeur et de l'érudition peut contribuer à accroître la crédibilité d'une communication. Ce qui constitue une précieuse leçon pour qui veut tromper ses prochains.

Elle permet de parler sans rien se dire en donnant l'impression d'être intelligent et d'avoir l'effet d'autorité, sans le fondement en termes de compétences que devrait avoir quelqu'un dont le discours fait autorité. Elle laisse certains domaines où l'avis de tous pourrait être légitimement requis, comme en politique, à la seule initiative des experts ou pseudo-experts, qui détermine ainsi ce qu'il faut faire pour le bien de tous. Elle met toujours dos à dos les experts et les ignorants. Et relègue ainsi à un rôle d'ignorant qu'on accepte trop volontiers d'incarner plutôt que de questionner l'expert et d'évaluer son discours, ses jugements, ses propositions.

4 techniques pour compliquer artificiellement le langage : les sigles, les anglicismes, les technicisateurs, les néologismes

Les sigles

Ils permettent de cacher la signification réelle du sigle, et donc de faire de la rétention d'informations sur des réalités à peu de frais. Ils permettent aussi de mesurer rapidement si quelqu'un est novice ou non.

Exemples

· SDF pour Clochard	- ZEP/ZUP/ZUPS	<u>Les jeunes ont aussi leurs sigles :</u>
· DRH pour chef du personnel	- ONEM	LOL
· TEC	- ONSS	MDR
· SNCB	-	WTF, etc.
	CEB/CAPES/AESS/CESS	

Les Anglicismes et autres langues

Une certaine mode consiste à remplacer des mots français par des mots anglais, qui se présentent finalement plus facilement que les mots français correspondants que cette mode contribue à faire disparaître. Pourquoi ? Les Anglicismes semblent revaloriser la réalité nommée, en la rendant plus dynamique, plus moderne, plus « cool », « In » et moins « has been », précisément. Parler par anglicismes permet peut-être de se situer dans l'échelle sociale, c'est plus « class ». Voire « upper class ». Peu d'ouvriers (si ce mot existe encore!) parlent anglais...

Exemples

- les petits boulots renommés *job* ;

- le ménage nommé *clean up* ;
- le *turn-over* pour parler de la « difficulté » de tenir un poste ;
- le *burn out* pour nommer... le surmenage ;
- le *manager*, le *leader* ou le *coach* pour le « chef », qui fait ringard et archaïque ;
- un *team* pour une équipe de travail ;
- *management* pour direction du personnel ;
- *empowerment* ;
- *brainstorming* ;
- *win-win* - le gagnant-gagnant - pour être tous des *winners* ;
- *up to date* ou *deadline* ;
- *open space* ou *hot desking* ;
- *meeting*, voire même *rencontring* : « Le *rencontring* pourrait être une mise en valeur de la rencontre, comme le *meeting rehausse* la réunion. Ainsi, aujourd'hui, assister à des réunions est ringard, alors qu'être présent à un *meeting* est autrement dynamique et constructif. Franchement, si l'on me propose le choix entre une réunion et un *meeting*, je n'hésite pas une seconde. Mais le *rencontring* est bien plus que cela. Se rencontrer (à l'ancienne) est chronophage et inefficace. Il faut structurer tout cela, assigner des objectifs, des délais, des feuilles de route, un cadre. Heureusement, tout cela existe dans le domaine amoureux : le *speed-dating*. Tout le monde connaît¹⁴ les pratiques du *speed-dating* et ses dérivées, il ne reste plus qu'à l'adapter à la rencontre entre collègues dans une grande entreprise. Chaque personne est donc placée toutes les 7 minutes face à un nouveau (ou une nouvelle) collègue et emploie ces précieuses secondes à lui fourrer entre les oreilles une description de sa personne, sa fonction, ses occupations, la plus compacte possible. C'est ce que l'on appelle de l'efficacité »¹⁵.

Tous ces anglicismes proviennent du monde de l'entreprise et leur envahissement de notre langue quotidienne semble ainsi infuser dans nos esprits le langage de l'entreprise, même dans les loisirs.

Mais on peut aussi trouver des exemples relevant d'un autre champ, comme celui de la mode (vintage, baggy casual wear, T-shirt, sweat-shirt,...) ou de la criminalité : dans une de ces émissions sur les assassinats, qui regorgent de vocabulaire anglais, un « profiler » parlait d'un « coldcase », et des avancées technologiques permettant de relancer ces affaires refroidies. Un logiciel IBM

14 C'est une citation de Franck Lepage : on ne l'a pas modifiée. Mais on signale à votre vigilance qu'il s'agit là d'une expression de la langue de bois. Reconnaissez-vous la catégorie à laquelle elle appartient ?

15 Franck Lepage et l'équipe *Le pavé*, cf. <https://www.youtube.com/watchv=BrD6B1XZq0&feature=youtu.be>

permet ainsi de prédire des moments et des lieux critiques où risque de se manifester de la criminalité : « ces logiciels reposent sur la notion de ce qu'on appelle la *near-repeat victimisation*, NRV ».

Le Latin ?

Les références latines ont une autre fonction : elles font moins moderne, plus classique précisément, mais en imposent du coup davantage aussi. *In tempore non suspecto*, disent les avocats ou les magistrats ou *in illo tempore, mutatis mutandis, ad hoc, ad libidum, idem, a priori, a posteriori, alter ego, compendium, hic et nunc, ex nihilo, ex abrupto, ad hominem, in fine, etc.*

L'arabe ?

Vous pouvez vous demandez ce que suscite comme impression et impact le recours privilégié à une autre langue – mais c'est très différent selon les langues. Et aussi vous demandez quels termes on a sélectionné de cette autre langue.

Voyez par exemple les mots arabes que nous (ou plutôt nos médias) employons quotidiennement : *bachibouzouk* ou *salamalec*, *bled*, *djihad*, *charia*, *fatwa*, *moudjahidin*, *niqab* et la *bourka*, ...

« Nous » avons emprunté des mots essentiellement religieux qui ont été déformés et qui lient ainsi implicitement les Arabes à leur langue, et leur langue, *via* ce tri sélectif, à la religion (l'Islam en l'occurrence) et l'Islam à l'Islamisme parce que ces mots sont déformés et connotés très négativement dans leur passage à la langue française.

Notez que *kamikaze* est un mot japonais, qui a été emprunté dans un contexte sans doute un peu similaire (ici de guerre mondiale tout de même) où la volonté politique existait manifestement de démoniser un peuple ennemi.

Les technicisateurs

Il s'agit de renommer de manière technique et moderne une réalité ; ce qui permet de la revaloriser en faisant croire qu'elle s'est modifiée. Les technicisateurs donnent le sentiment qu'on est entre connaisseurs et véritables professionnels, à peu de frais. Un mot suffit, tel un *lifting*, pour rajeunir par coup de complications plutôt que de bistouri. On valorise symboliquement, à défaut de le faire financièrement. Ça engage moins...

Exemples

- « technicien de surface » pour « balayeur » ou « femme de ménage » ;
- « sans-papier » pour « clandestin » ;
- « sans domicile fixe » pour « clochard » ;
- « hôtesse de caisse » pour « caissière » ;
- « auxiliaire de vie » pour « assistante » ;
- « opérateur » pour « ouvrier » ;
- « agent de sécurité » pour garde ;
- et un tout nouveau, qui vient juste de sortir, encore tout chaud du four de nos politiciens : on ne parle plus de la pauvreté (mais ça, on le sait déjà !), mais de « déprivation matérielle sévère»

(<http://www.iweeps.be/population-menacee-de-deprivation-materielle-severe>).

- aux profs de gym en formation, on parle du ballon comme d'un « référent bondissant »...

Rendre technique, c'est aussi une façon de dépolitiser et de se donner une sorte d'efficacité mécanique comme objectif, en dehors de toute discussion sur les objectifs, les fonctions, le cadre de travail.

« Tu finiras technicien de surface » pour menacer l'enfant qui a de mauvais résultats à l'école marche moins bien que « Tu finiras balayeur de rue ! ». Ce que la hiérarchie sociale des fonctions pouvait avoir de révoltant pour ceux qui se trouvent tout en bas (et qui fondent le sens de la menace) semble avoir disparu par la technicisation des fonctions les plus prosaïques.

Néologismes et barbarismes

Il s'agit de mots inventés ou piqués au répertoire d'autres langues mais non-acceptés en français. Lorsque c'est volontaire, c'est un néologisme. Quand c'est involontaire, c'est un barbarisme.

La dimension politique de cette langue de bois est moins nette, elle met juste en lumière l'absence de pensée et une tendance à suivre – dirais-je « au suivisme »... – inquiétante parce qu'elle signale l'importance, l'urgence même, d'un travail



critique sur le langage utile pour être pleinement « citoyen ». Mais oserait-on encore employer ce mot qui ne veut plus dire grand chose... à force ?

Exemples

« Implémenter », « impacter », « relooker », « coacher », « buzzer » : pas mal de mots ont ainsi été empruntés à l'anglais et transformé en verbe régulier.

Top 12 des mots qui n'existent pas, mais qu'on utilise quand même

La langue française compte pas loin de 100.000 mots, et malgré tout on s'acharne à en inventer (et à en utiliser) de nouveaux. C'est bien sympa, mais le problème c'est que 1) **ça n'est pas français** 2) c'est moche, et 3) ça ne sert à rien puisqu'en général, on invente des mots pour en remplacer d'autres qui existent déjà. Par conséquent, merci par avance de supprimer ces quelques mots de votre vocabulaire.

Nominer

S'ils sont très souvent utilisés, le verbe "nominer" et son participe passé "nominé" sont considérés comme des anglicismes inutiles issus de l'anglais *nominee*. Messieurs les présentateurs des Césars nous saurions donc gré de ne plus dire "nominés" mais "nommés". Merci bien.

Fuiter

Nous avons là affaire à un bon gros néologisme, notamment utilisé par nos copains journalistes pour parler à titre d'exemple d'écoutes ou de documents officiels. En vrai, on peut dire qu'il y a eu une fuite, mais on ne peut pas dire "mon tampon a fuité".

Chronophage

Créé au XXe siècle à partir des deux termes grecs chrono- et -phage, chronophage n'existe pas dans la langue française. En revanche, il est important de préciser que, contrairement à pas mal de mots inventés de toutes pièces, celui-ci est utile puisqu'il n'en existe pas d'autres pour désigner ce qu'il veut dire.

Candidater

Le nom candidat désigne une personne, un statut. On ne dira donc pas plus "candidater" que "avocater" ou "lauréater". Si vous voulez parler le français, vous direz plutôt "postuler, être candidat (à), briguer ou encore poser sa candidature".

Procrastinateur

Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi votre correcteur d'orthographe ne reconnaissait pas le mot ? Eh bah c'est parce qu'il n'existe

pas, tout simplement. Désormais, vous remplacerez donc "procrastinateur" par "grosse feignasse qui préfère mater des séries dans son lit en se rongant les ongles de pieds plutôt que d'aller à la fac".

Abracadabrantésque

Rendu célèbre par notre grand copain Jacques Chirac, le terme est un néologisme inventé par Arthur Rimbaud dans son poème "Le Cœur supplicié" et donc un mot qui n'a pas sa place dans le dictionnaire. En revanche, si vous voulez vous la péter dans une conversation, ça reste une valeur sûre.

Confusant

Encore la sale influence des rosbeefs qui nous ont retourné le cerveau avec leur "confusing". Mais jusqu'à preuve du contraire il n'y a pas de verbe "confuser" en français, donc pas d'adjectif verbal "confusant". C'est triste, mais c'est comme ça.

Générer

A la base issue de l'étymologie latine "genus" qui a également donné "gène" et "génération", "générer" est revenu à la mode sous l'influence de l'anglais "to generate". Pour autant, l'Académie française ne valide pas et préfère que nous utilisions "engendrer", "produire" ou "causer". Sinon c'est la trempe.

Dangerosité

On ne sait pas trop qui a eu l'idée de rajouter ce drôle de suffixe à la fin de "danger", mais ce qui est sûr c'est que ça n'est pas très « français » et que ça sert pour ainsi dire à que dalle. Vous l'aurez compris, c'est à bannir.

Solutionner

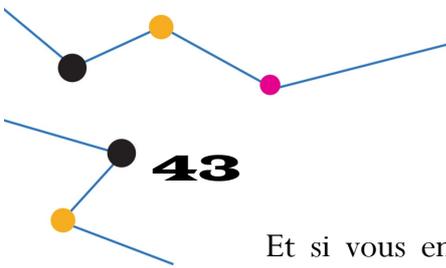
Selon l'Académie française, "solutionner doit sa fortune aux irrégularités de la conjugaison du verbe résoudre, dont il est devenu un substitut". Pour autant, ça reste un mot drôlement dégueu donc on arrête de dire "Au jour d'aujourd'hui, je ne vois pas comment on va solutionner le problème."

Gratifiant

Si le verbe gratifier existe bien, l'adjectif verbal "gratifiant" est lui une vilaine erreur de français (en plus d'être franchement pas jojo). Dans les dîners mondains, on lui préférera donc "valorisant".

Inatteignable

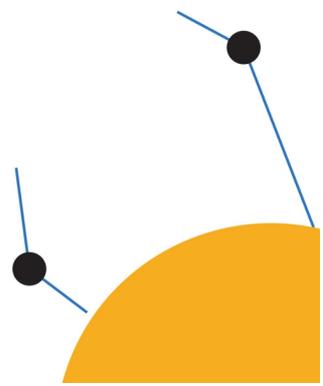
Dans la catégorie des mots qui n'existent pas, le rajout du préfixe in- devant un mot qui lui existe bien est une petite manie très courante. Là le souci c'est que "inatteignable" c'est moche, et qu'on avait déjà le mot "inaccessible" pour dire exactement la même chose.



Et si vous en voyez d'autres qui vous arrachent les oreilles, n'hésitez pas à partager cette expérience traumatisante avec nous. Nous sommes là pour vous écouter.

Source : [Gilles Vervisch](#), [Académie Française](#),

<http://www.topito.com/top-mots-existent-pas-assassins-langue-francaise>



CONCLUSIONS

À travers la langue, un monde se dessine qui est le fruit de luttes de pouvoir. Ces combats pour la reconnaissance sont des combats menés à même le langage. Lutter, ce n'est pas que manifester – c'est aussi renommer, et par là, déplacer le regard, remettre des traits saillants là où les enjeux réels et les injustices sociales avaient été gommés ou défaire la grossièreté et l'excès d'autres traits qui disqualifiaient sans même avoir besoin de porter un jugement, dans la simple façon de nommer, dans le registre des métaphores habituelles, incontestées, dont on use pour présenter certaines catégories socio-politiques, minorisées dans le langage même.

Le travail est immense, il doit traverser toutes les couches de la société, tous les secteurs, toutes les professions. Nous ne pouvons qu'encourager la multiplication de ces initiatives de critique, d'auto-défense intellectuelle et d'invention d'un vocabulaire propre soigneusement pensé.

Un brin d'espoir ?

Il y a trois bonnes raisons d'espérer effectivement :

1° Certaines luttes ont démontré leur efficacité. C'est le cas pour la lutte contre le machisme ou le sexisme de notre langue, qui a clairement gagné du terrain, grâce à un travail de transformation de la langue, dont les invitations ou consignes viennent parfois des gouvernements mêmes, comme c'est exemplairement le cas au Canada.

2° Par ailleurs, le contenu des discours n'est pas traversé tout univoquement de ces procédés qui effacent les rapports de force ou les inversent, un travail existe, apparent par moments même dans les médias, qui renomme, réactive et fait donc à nouveau exister dans le champ social et dans la réflexion les luttes et les injustices.

- C'est ainsi par exemple que des mots comme « exploitation » ou « souffrance au travail » réapparaissent parfois ;

- C'est ainsi que les « clandestins » sont redevenus, après le mouvement de Saint Bernard, des « sans-papiers » ;

- C'est ainsi que le concept d'« intégration » a fini par être disqualifié et que quelques journalistes ont fini par s'intéresser plutôt à la « discrimination ».

3° Enfin, des langues du contre-pouvoir existent qui sont autant de façon de se réapproprier le réel en le nommant autrement. De très beaux exemples de langue du contre-pouvoir sont les langues des jeunes, le verlan (« chelou » pour

« louche », « caillera » pour « racaille », « meuf », « keuf », « teuf » pour « femme », « flic » et « voiture », « à donf » pour « à fond », « vénère » ou « énerver »), mais aussi une langue plus contemporaine qui a notamment intégré pas mal de mots d'arabe renvoyant à d'autres réalités que la religion et rejoue ainsi autrement l'identification des Arabes à l'extrémisme par la langue médiatique commune.

Voici un début de dictionnaire, à compléter grâce aux jeunes !

argent : bif/oseille/thunes/poorl/ de la
fraîche/du pèse
herbe : de la beu, de la verte, de la slah,
de la frappe
shit : teuch(i)
cigarette : (une) garro
voiture : une droums (un peu pourrie)/
un gamos (top!)
frère : khoya, kho, khey (kh= r roulé,
rêche) drèri, drare, drari
blanc : toubab, babtou
bien : trop frais
moche : tromzi
bien : ratarl, ruina

joli : zuina
bête type : gwèr, zèbi
nourriture : graillance
au cachot/chez les flics : au shtar
(avoir) la haine : (avoir) le seum
(être) énervé : être zehéf, mahsub,
marlsoub
père/mère/maison : daron/darone/dar
Quelques verbes (qui ne se conjuguent
qu'aux trois premières personnes du
singulier):
boire : skèr
manger : graille, damer
vendre : bicrave

Le site de PhiloCité® peut accueillir vos productions critiques et contribuer ainsi à leur publicité !

Nous vous invitons effectivement à multiplier les analyses approfondies qui ont en commun d'aller à contre-courant des interprétations dominantes.

Nous souhaitons, par la mise en commun, en lumière et en valeur de ce travail de lutte et de résistance, contribuer à construire une autre culture et une autre langue, qu'elle soit anti-capitaliste, anti-sexiste, anti-médiatique, anti-raciste, etc.

Et plus tôt on commence, mieux on est armé !

EXERCICES

Vous trouverez ci-joint douze fiches exercices, fournissant les consignes et les exemples utiles à un travail solitaire ou en petits groupes, selon l'exercice choisi. N'utilisez les exemples que lorsque vous pensez qu'ils seront stimulants. S'ils paralysent ou provoquent de l'imitation un peu courte, c'est dommage !

BIBLIOGRAPHIE

Abécédaires des mots du pouvoir ou de la langue de bois

Mateo Alaluf, *Contre la pensée molle. Dictionnaire du prêt à penser*, t. II, Bruxelles, Couleur libre, coll. « L'autre économie », 2014.

Léon Bloy, *L'Exégèse des lieux communs (1902-1913)*, rééd., Paris, U.G.E., 1983.

Jacques Ellul, *Exégèse des nouveaux lieux communs (1966)*, rééd., Paris, La Table ronde, 2004.

Pascal Durand (éd.), *Les nouveaux mots du pouvoir. Abécédaire critique*, Bruxelles, éd. Aden, 2007.

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, dans *Œuvres complètes*, éd. Masson, Paris, Seuil, coll. « Bouquins », 1964, p. 303-314.

Une initiative toute récente du MOC mérite aussi le détour : *Le petit menteur, dictionnaire participatif, engagé et décalé* (version de lancement), édition Equipes Populaires, 2015. Il est consultable en ligne à l'adresse suivante : http://www.equipespopulaires.be/IMG/pdf/petit_menteur_leger.pdf

Les sites utiles

Les Jeunes FGTTB Charleroi & Sud Hainaut ont lancé une tribune « le mot qui pue » – vous trouverez, par exemple, les mots « charges » : <http://jeunesfgttbcharleroi.com/2014/07/23/le-mot-qui-pue-les-charges/> ou

« client » : <http://jeunesfgtbcharleroi.com/2015/01/16/le-mot-qui-pue-le-client/>

D'autres quelques initiatives similaires existent :

<http://www.attac93sud.fr/spip.php?article922>

<http://recherche-action.fr/download/Livres%20numériques/normand%20baillargeon-petit%20cours%20autodefense%20intellectuelle.pdf>

http://www.catallaxia.org/wiki/George_Orwell:Préface_inédite_à_Animal_Farm

<http://www.charlatans.info/coldreading2.shtml>

www.charlatans.free.com

<http://jargondentreprise.over-blog.com/article-delivrer-77972080.html>

Films documentaires

Noam Chomsky, *La fabrication du consentement*, partie 1, <https://www.youtube.com/watch?v=jWBPXYePQ64> (à partir de 23') et partie 2 : <https://www.youtube.com/watch?v=ri3opfLaQpU>

Noam Chomsky, Qu'est-ce que le langage et en quoi est-ce important ? : <https://www.youtube.com/watch?v=-wJdf9gAWW4>

Olivier Azam et Daniel Mermet, *Chomsky & Cie*, 2 DVD. Nous recommandons particulièrement le premier DVD, qui nous paraît plus concentré et ciblé que les deux films précédents.

Victor Klemperer, *La langue ne ment pas*, <https://www.youtube.com/watch?v=MUsBJyMtrFs>

Outils pour l'auto-défense intellectuelle

Les conférences gesticulées de Franck Lepage :

<https://www.youtube.com/watch?v=oNJo-E4MEk8> (sur la culture)

<https://www.youtube.com/watch?v=9MCU7ALaQ0Q> (sur la langue de bois)

https://www.youtube.com/watch?v=96-8F7CZ_AU (sur la culture populaire)

et enfin, son atelier de désintoxication : <https://www.youtube.com/watch?>

Normand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, Québec, Lux Editeur, 2005.

----, Document PDF résumant les enjeux politiques de l'autodéfense intellectuelle : <http://recherche-action.fr/download/Livres%20numériques/normand%20baillargeon-petit%20cours%20autodefense%20intellectuelle.pdf>

Analyse politique de la propagande dans les démocraties

Noam Chomsky, *De la propagande. Entretiens avec David Barsamian*, Paris, Fayard, coll. 10/18, 2002.

Noam Chomsky et E. Herman, *De la fabrique du consentement*, édition Agone. On trouve le livre en pdf à l'adresse suivante : <http://inventin.lautre.net/livres/Chomsky-Fabrication-du-Consentement.pdf>

Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972.

Jean-Pierre Faye, *Le langage meurtrier*, Paris, Hermann, 1996.

Eric Hazan, *LQR. La propagande du quotidien*, Paris, Raison d'agir éditions, 2006.

Victor Klemperer, *Lingua Tertii Imperii, LTI, La langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, coll. « Agora », 1996.

George Orwell, « La politique et la langue anglaise », in *Tels étaient nos plaisirs et autres essais. 1944-1949*, Ivrea, 2005.

George Orwell, « Lettre préface à La ferme des animaux », inédite mais disponible en ligne : http://www.catallaxia.org/wiki/George_Orwell:Préface_inédite_à_Animal_Farm

Sylvie Tissot et Pierret Tevenian, *Les mots sont importants*, éd. Libertalia, 2010.

Le pouvoir des mots

Judith Butler, *Le pouvoir des mots. Politique du performatif*, trad. C. Nordmann, éd. Amsterdam, 2004.

Nicolas Thirion, « Discours de haine et police du langage », *Dissensus*, n° 3 (février 2010).

Les organismes de formation

Il existe des coopératives de lutte contre la langue de bois : le « Pavé », autour de Franck Lepage à Rennes, à Toulouse « Vent debout », à Grenoble, « L'orage », « l'Engrenage » à Tours.

Leur objectif est, par le biais de la formation professionnelle – c'est-à-dire de ce qu'on appelle un « temps de travail protégé » et ne nécessitant donc pas du bénévolat, d'investir les collectifs de travailleurs, notamment ceux de l'éducation populaire, pour travailler avec eux le vocabulaire du pouvoir et aiguïser leur perception du sens et des enjeux des mots qui s'imposent à l'évidence, pour inventer un autre vocabulaire résistant, pour transformer les pratiques.

PhiloCité ® s'inscrit pleinement dans leur sillage et propose des formations de désintoxication à la langue de bois.